



Opérations dans les savanes du Bernardino (voy. p. 277).

## EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

### XXXIX

Chevauchée fantastique de Wyse et Verbrugghe entre Buenaventura et Bogotá. — Opérations de M. Sosa dans la vallée du Caimito.  
Incendie de Panama.

M. Wyse se voyait dans l'impossibilité de diriger plus longtemps les études du canal interocéanique : il lui fallait de toute force partir pour Bogotá, la capitale des États-Unis de Colombie, jadis Nouvelle-Grenade : il y obtiendrait, si possible, des modifications importantes au contrat de concession signé avec le gouvernement colombien, notamment une prolongation des délais fixés pour la constitution de la société définitive, et la suppression de quelques clauses restrictives, de celle surtout qui nous obligeait de creuser le canal absolument à ciel ouvert, sans écluses et sans tunnel. Cette dernière condition nous gênait extrêmement, le tracé par le San Blas ou le Tupisa et l'Acanti exigeait un long souterrain, et, dans le cas possible où des difficultés politiques ou autres nous empêcheraient de suivre une voie parallèle au chemin de fer de Colon à Panama, il faudrait bien, bon gré mal gré, se rabattre sur l'un ou l'autre de ces projets.

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIX p. 321, 337, 353, 369, 385; t. XL, p. 241 et 257.

XL. — 1034° LIV.

Le temps pressait ; M. Parra, président des États-Unis de Colombie, devait être remplacé le 1<sup>er</sup> avril par M. Trujillo. Par suite des changements que cette transmission de pouvoirs amène trop fréquemment, tous les deux ans, dans la haute administration, le gouvernement aurait bien d'autres affaires en tête que celle du canal. En outre, les modifications à porter au contrat de concession ne pouvant être faites que par une loi, les nouvelles clauses, une fois approuvées par le ministère, devraient être discutées en trois lectures à la Chambre des représentants et au Sénat, et, bien entendu, on ne les voterait pas sans un certain luxe d'amendements plus ou moins longuement débattus.

Ce projet aurait donc à passer plusieurs fois d'une chambre à l'autre avant que l'entente se fit, puis, finalement, à reparaitre, à deux reprises différentes, devant chacune des deux assemblées. Tout cela demandait un temps infini, et le congrès devait être prorogé deux mois après l'accès au pouvoir de M. Trujillo.

En suivant la route ordinaire, M. Wyse ne pouvait

gagner Bogotá en moins d'une trentaine de jours. Pendant cette période de l'année, le Magdalena, ce grand fleuve, est au plus bas; on s'enlise sur les bancs, on échoue contre les troncs envasés, et il faut plus de trois semaines pour remonter de Barranquilla, port maritime du Magdalena, à Honda, port de fleuve qui est l'escale de Bogotá. Tout autre que M. Wyse, renonçant à terminer l'entreprise dans le courant de l'année même, l'aurait renvoyée à plus tard, mais, sûr de son énergie, notre ami ne désespéra pas.

Accompagné de l'intrépide Louis Verbrugge, il se rendit par mer à Buenaventura sur la côte du Pacifique, et de là ils atteignirent Bogotá, en faisant à cheval plus de huit cents kilomètres, à peu près la distance de Paris à la frontière de Catalogne, par des chemins à peine frayés, dans les sombres gorges du Dagua, la torride vallée du Cauca, les neiges éternelles du Quindio, la plaine brûlée du Magdalena, profondément enfoncée dans la montagne; ils franchirent trois Cordillères, ils en montèrent une quatrième.

Et tout cela en onze jours!

Mais aussi quelles courses! Une de leurs chevauchées dura vingt-deux heures; ils firent ce jour-là cent trente kilomètres! Le 13 mars, ils entraient dans l'Athènes de l'Amérique du Sud (Bogotá); le 20 mars, le traité était conclu avec le gouvernement colombien; le 28 mai, après maintes discussions et maints amendements, après avoir traversé com-

missions, débats, lectures, le contrat fut approuvé par les deux Chambres et scellé en bonne et due forme.

Que faut-il louer le plus? l'endurance, la patience, la puissance de muscles qui ont soutenu Wyse et son compagnon sur ce périlleux chemin à travers les sierras, ou l'habileté diplomatique, l'entente des affaires, l'entrain qui lui ont fait terminer en six semaines une pareille négociation? Que de force et de sagesse à la fois! C'est ici l'admirateur qui parle, ce n'est pas l'ami.

Les instructions que m'avait remises M. Wyse en partant pour Buenaventura et Santa Fé de Bogotá me prescrivait de faire les études préliminaires d'un tracé empruntant sur le versant de l'Atlantique la vallée du Chagres et celle de l'un quelconque de ses tributaires, et, sur celui du Pacifique, la dépression

occupée par le rio Grande qui débouche près de Panama, ou l'une de celles que parcourent les rivières Bernardino, Cope, Aguacate, Congo, tous affluents du rio Caimito. Il me laissait toute latitude pour l'ordre dans lequel je voudrais opérer ces recherches.

L'exploration la plus importante était sans contredit celle de la ligne Chagres-Rio Grande, car elle utilise les vallées les plus basses et longe la voie ferrée dont le voisinage aiderait énormément à la rapidité des travaux. Grâce à l'obligeance de M. Mozley, surintendant du chemin de fer de Panama, nous eûmes communication des plans mêmes de cette ligne, mine précieuse de renseignements. Le 4 mars, nous décidâmes que M. de Lacharme resterait à Panama pour achever l'étude approfondie de ces plans, tandis que

M. Sosa et moi nous opérerions dans la région du Caimito. Dès que notre ami aurait terminé, nous entamerions les études de la ligne Chagres-Rio Grande, et, si la saison des pluies en laissait le temps, nous irions achever l'exploration du bassin du Caimito et des vallées qui lui correspondent sur l'autre versant.

Par malheur, ce jour-là, en me rendant à la quebrada de Matasnillos, de l'autre côté de la savane de Panama, but de promenade presque journalier des Panameños, et seul endroit des environs de la ville où l'on puisse prendre des bains agréables, il m'arriva un petit accident de cheval, qui me cloua dans mon lit : M. Sosa quittait seul Pa-

nama le 5 mars, et dans l'après-midi abordait à l'embouchure du Caimito, au lieu dit Puerto de la Chorrera; le même soir il se rendait à la Chorrera pour y engager un guide et des porteurs. Le lendemain il était à l'œuvre, et avec une patience, un dévouement que je ne puis trop louer, il menait de front les opérations au tachéomètre et au niveau à bulle d'air, faisait les croquis et dirigeait la trocha.

Son point de départ fut l'endroit où s'arrêtent les hautes mers dans le rio Bernardino. Comme il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre le lit du torrent, profond et encaissé, M. Sosa remonta la vallée par les savanes immenses qui couvrent le pays. L'herbe y est complètement sèche dans cette saison : pour la faire repousser avec vigueur au commencement des pluies, autant que pour arrêter



M. Louis Verbrugge.

les empiétements de la forêt, les propriétaires y mettent le feu, et, en quelques heures, la flamme dévore tous les chaumes sur plusieurs kilomètres carrés. L'incendie vole si rapidement à travers les tiges courtes et clairsemées qu'il n'a pas le temps de s'attaquer aux îlots de bosquets, précieusement conservés pour permettre au bétail de s'abriter du soleil pendant les heures les plus chaudes du jour. Sur ce terrain ferme et absolument nu, les études marchent lestement; elles y sont pourtant plus pénibles que dans les régions boisées, parce que la chaleur est accablante et que le moindre vent soulève des nuages d'une cendre âcre et rousse, cause de maux de gorge douloureux.

Le 7 mars au matin, je me trouvais beaucoup mieux et travaillais paisiblement avec M. de Lacharme dans notre chambre du Grand Hôtel, lorsque, vers onze heures, nous crûmes entendre au dehors les détonations d'un revolver : à Panama, l'on ne se dérange point pour si peu; soudain, le cri de *fuego! fuego!* (feu! feu!) poussé à plus d'une centaine de mètres nous dressa sur nos pieds : quel timbre particulier donne donc l'effroi à une voix humaine pour qu'à cette distance, et pardessus les bruits de la foule, nous l'ayons pu percevoir aussi distinctement?

Nous courons à la fenêtre; de tous côtés on se porte vers le Grand Central Hôtel, succursale du nôtre, et l'on se rassemble en foule devant la partie occupée par le brave docteur Cratochville. Quelques secondes après, nous voyons s'élever de la pharmacie un tourbillon roussâtre qui fait crépiter l'enseigne et le bois des balcons. Ni flamme, ni fumée, mais à l'intérieur la fournaise est déjà bien ardente : toutes les lignes, tous les objets entrevus à travers la colonne d'air surchauffé, frissonnent, tremblotent, s'évanouissent, se reforment. Inutile de chercher à éteindre ce redoutable foyer : tout au plus pourra-t-on le circonscrire.

Pour nous deux, le premier devoir c'est de préserver les études et les travaux, les instruments de la Compagnie du canal, les documents, les cartes, fruits de deux années de peines. Je les entasse au hasard dans les malles avec les effets de MM. Wyse, Verbrugge et les nôtres : M. de Lacharme court après

des porteurs. Autour de moi s'ouvrent à la hâte les portes; chacun pousse ses bagages dans les corridors ou s'enfuit avec ce qu'il a de plus précieux. Le tapage, les cris augmentent dans les rues; l'Arrabal ou faubourg reflue sur la ville; c'est jour de fête pour les faubouriens qui ne sortiront pas de la bagarre les mains vides. De tous côtés on verse à boire aux démenageurs, du cognac, et du vrai. Que de bons verres d'aguardiente à boire, que de pièces rondes à palper! Et que d'objets sans maître, que d'épaves de toute sorte à cueillir dans la tourmente!

En quelques minutes le Grand Central Hôtel n'est plus qu'un immense bûcher : par toutes les portes, par toutes les fenêtres, jaillissent les flammes jaune clair qui plus haut se font rouge de sang et se perdent sous un vaste dôme de fumée noire.

Un bruit sourd et profond domine tout à coup le souffle puissant de l'incendie, le craquement des murs, le pétilllement des charpentes, les clameurs de la foule : la toiture s'effondre. Si rapide est la marche du fléau, qu'une dame du second étage, en train de s'habiller au moment où elle entend crier au feu, n'a pas le temps d'achever de se vêtir avant d'être chassée par les flammes. Dans cette maison, large d'une vingtaine de mètres, c'est à peine si l'on a pu sauver un infirme qui logeait au premier, à l'opposé de l'officine où s'est déclaré l'incendie!

Les débris incandescents tombent comme des

bombes sur le beau quartier de la ville; les maisons s'allument et flambent, le feu ronfle de toutes parts. Au Grand Hôtel, M. Lœw a tout mis en branle pour sauver sa propriété : sa machine à vapeur fait fonctionner les pompes qui s'alimentent à un réservoir calculé pour fournir à la manœuvre quatre heures durant : l'eau arrosant constamment le toit forme une couche préservatrice sur la partie basse à l'intérieur de l'avent qui déborde la maison; sur plusieurs points, des prises permettent de noyer les flammèches, d'irriguer largement murailles et balcons. En dépit de tant d'efforts, de petits flots embrasés surgissent çà et là, mais on réussit à les éteindre.

Ce n'est point seulement l'existence de ce bel établissement qui se trouve menacée, mais celle de tout le pâté des maisons, de tout le côté de la ville qu'il



M. Sosa.

séparé du foyer de l'incendie : déjà celui-ci a dévoré trois quartiers de Panama; si le Grand Hôtel cède, la cité tout entière est perdue. Aux moindres bouffées de brises qui rabattent les flammes et la fumée sur l'édifice protecteur, une terreur immense envahit le peuple témoin de la furie grandiose du feu. Le président de l'État, tous les membres du gouvernement sont là, dirigeant la lutte; le bataillon de troupes est armé de haches, les équipages des navires sont descendus à terre; on coupe balcons, auvents, on jette à bas les maisons les plus menacées : des audacieux enfoncent dans les poutres principales des crocs fixés à des chaînes, des centaines d'hommes s'y attellent, et parfois la poutre est arrachée : c'est autant de moins pour les flammes.

Éteindre directement l'incendie, préserver telle ou telle bâtisse, en dehors du Grand Hôtel, qui vaillamment se défend lui-même, impossible d'y songer : le feu anéantit en un clin d'œil ces constructions pressées les unes contre les autres et où il entre moins de pierre que de bois.

Un des quartiers atteints eût certainement pu être sauvé, mais la ville n'a pas une pompe : le chemin de fer envoie la sienne, arrivée de Colon en cinq quarts d'heure, mais chaque magasin est un foyer; sauf les poudres, aucune matière combustible n'est prohibée à Panama : à tout instant retentit l'explosion de barils d'alcool, de bonbonnes de pétrole, la détonation de caisses de feux d'artifice, de capsules, de cartouches. Qui pourrait, les ayant entendus une fois, oublier les cris des femmes éperdues emportant leurs enfants? Les hommes plient sous le fardeau de ce qu'ils peuvent arracher aux flammes, ou, les lèvres serrées, ils regardent se consumer leur demeure.

Nos bagages en sûreté, nous aidions de toutes nos forces au sauvetage chez quelques-uns de nos amis.

Mais l'incendie faisait de plus en plus le vide, avec une rapidité foudroyante : ce fut seulement au bout de trois longues heures d'angoisses, marquées par des désastres presque incalculables, que, le Grand Hôtel ayant définitivement résisté, le feu arrêta ses ravages et s'affaissa sur les décombres qui continuèrent à brûler pendant un ou deux jours.

Que de maisons n'étaient plus où l'on nous avait accueillis avec tant de courtoisie et de « caballerosidad », celle de l'évêque, entre autres, celle de notre compagnon Sosa! Dans cette dernière, atteinte dès le début, on ne pouvait sauver les meubles qu'en les jetant par les fenêtres du second étage; il fallait ou les voir briser ou les livrer au feu dévorant; le frère de notre ami préféra la seconde alternative, oubliant, dans l'effarement de cette heure terrible, la chambre de l'explorateur et tout ce qu'elle contenait. La Société du canal interocéanique y a perdu quelques documents, mais, par bonheur, les moins nécessaires peut-être : des carnets tachéométriques, des carnets de cro-

quis et des cartes du Mamoni et du Tiati, et, de plus, une nombreuse collection d'échantillons minéralogiques de ces régions du Darien.

Dès le lendemain, quand il y eut un peu d'ordre et de propreté dans l'hôtel de M. Lœw, nous pûmes emménager à nouveau et nous remettre au travail. Dans la bagarre nous n'avions égaré que quelques petites caisses et quelques effets sans valeur; somme toute, des pertes insignifiantes.

## XL

Le petit fleuve Caïmito. — Reconnaissance du Bernardino, du Cope, de l'Aguacate. — La Constancia, hacienda modèle. — Troupeaux et bœufs de l'isthme; les garapateros; les vaqueros et leur lazo.

Le lundi, mon indisposition étant tout à fait passée, je quittai Panama pour rejoindre M. Sosa dans la vallée du Caïmito. Sur mer, le vent me fut défavorable; la baleinière tenait fort mal le plus près, la brise était un peu fraîche, et nous n'arrivâmes au Puerto de la Chorrera qu'à dix heures du soir.

Le lendemain, nous remontons en canot le Caïmito : ce petit fleuve forme ici une série de méandres dont les cous sont si étroits qu'à la saison des pluies les eaux les franchissent dès que le rio s'enfle un peu; elles se frayeraient un nouveau lit sans l'inextricable enchevêtrement des tiges souterraines et aériennes des palétuviers qui arrêtent les arbres entraînés par le courant : ainsi se forment des levées qui forcent le Caïmito à garder son lit tortueux.

La vallée, basse et marécageuse, est encore, dans sa partie inférieure, le domaine de la forêt vierge. Mais en amont du rio Martin Sanchez, le terrain argileux ne laisse plus pénétrer les racines des arbres; il n'y pousse que le *guagaja*, plante aux feuilles énormes. De temps à autre, les derniers éperons des collines environnantes resserrent quelque peu la vallée, mais ils laissent assez d'espace entre eux pour le tracé d'un grand canal.

En aval du confluent du Caïmito et des eaux réunies du Bernardino et de l'Aguacate, se trouve une plage de sables vasards sur lesquels sommeillaient une soixantaine d'alligators allongés au soleil. De loin on aurait cru voir un amas désordonné de souches épineuses apportées par les crues. On sait bien que ces animaux n'attaquent presque jamais une embarcation, et pourtant, le plus courageux ne peut défendre à son cœur de battre plus fort quand le canot passe devant un pareil amoncellement de monstres; personne ne songe à leur envoyer une balle : on longe la rive opposée d'aussi près que possible; pour effrayer l'ennemi, les rameurs l'accablent d'injures et tapent vigoureusement contre leur pirogue. Ce vacarme arrache un instant les « cuirassés » à leur léthargie : les uns, languissamment, lèvent la tête et nous regardent paresseusement; les autres, à petits pas, entrent dans l'eau sans plonger, leur museau difforme

et les rugosités en dent de scie de leur dos émergeant seuls à la surface.

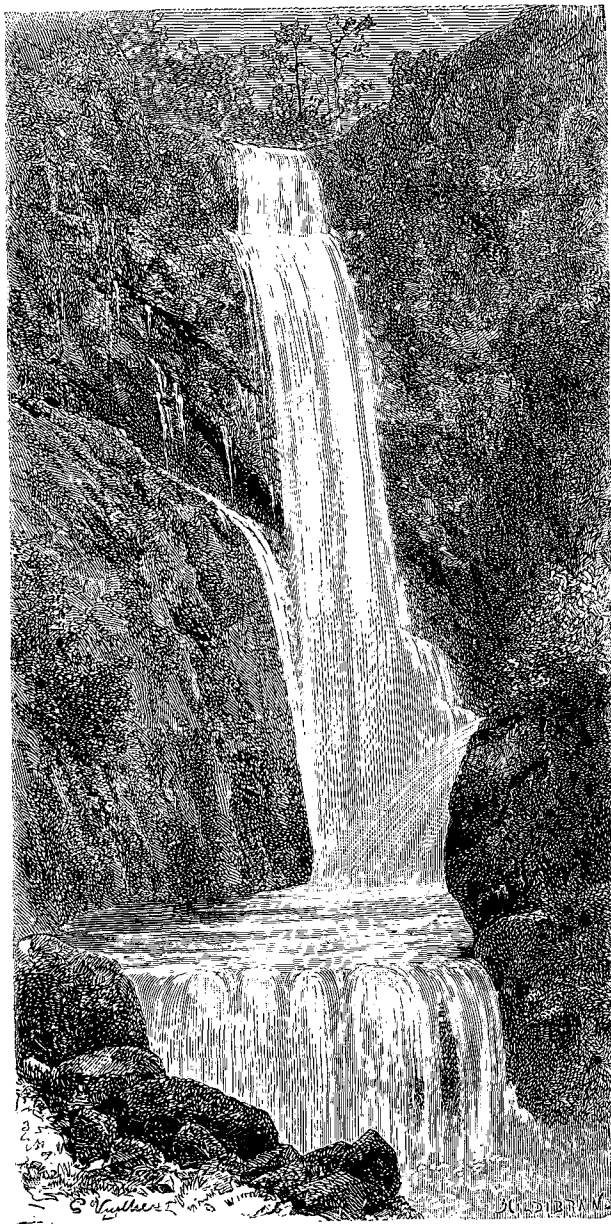
Un quart d'heure après, l'embarcation enfile le Bernardino, rivière étroite et tortueuse; je m'arrête au village du même nom. Là, on nous apprend que M. Sosa était l'avant-veille dans le *potrero* du señor Silveiro Gonzales; un petit guide m'y conduit par le chemin le plus court, et je retrouve mon ami à l'ouvrage. J'ai le chagrin de lui confirmer que sa maison a brûlé avec tout ce qui lui appartenait: quelque vague nouvelle lui en était parvenue, mais il ne se doutait pas encore de l'étendue du désastre.

Nous continuons ensemble les opérations, je me charge du niveau d'Egault et de la direction des *trochas*: il garde le tachéomètre et fait les croquis. Après une petite gorge, le rio monte rapidement. Le soir, nous demandons l'hospitalité à un pauvre pâtre nommé Melo.

La vallée s'étrangle, s'élève toujours davantage, elle devient un simple cañon; bientôt apparaissent les cascades, en pleine roche de dolérite; au pied de la première, l'altitude du terrain est déjà de soixante-quatre mètres. Là doivent se terminer nos opérations, en ce qui regarde le haut Bernardino. Nous faisons seulement l'ascension d'une *loma* pour prendre quelques relèvements: du haut de cette colline nous jouissons d'une vue admirable sur les vallées des trois rivières qui forment le rio Caimito; au loin, sur la mer étincelante, se détache le groupe des Tabogas; à notre droite, dans le lointain bleuâtre, on devine le profil des hautes Cordillères du Cerro Trinidad. Le soir, nous retournons chez Silverio Gonzalès.

Le lendemain, on procède à l'étude de la variante par le rio Cope, affluent principal du rio Bernardino; à ses sources correspondent, sur l'autre versant de

la ligne de faite, les sources du rio Paja, tributaire du Caño Quebrado qui se jette dans le Chagres à quelques kilomètres en aval du pont de Barbacoas. Ce travail nous occupe à peine deux jours, car là aussi la combe se rétrécit bientôt, les rapides se pressent, puis viennent les cascades resserrées entre de hautes murailles à pic. En arrière de la première chute est



Chute du rio Cope.

un bassin dont les eaux paraissent noires tant les parois abruptes sont rapprochées; plus loin, contraste charmant, la gorge s'ouvre un peu et la lumière du soleil fait étinceler la seconde cascade, flot d'écume blanche haut d'une dizaine de mètres. Nous revenons chercher nos effets et dire adieu à notre excellent hôte pour nous rendre par la savane à la hacienda Constancia, sur les bords de l'Aguate. Cette rivière, dont nous devons étudier la vallée et tracer le cours, a son origine près des sources du rio Mandingo: celui-ci se réunit à l'Obispo un peu en amont du confluent du Chagres.

Nous laissons à gauche le fameux « Camino Real » qui de Panama conduit à David, dans la province de Chiriqui; on arrive bientôt à la lisière boisée qui, des deux côtés, borde le Bernardino; après la traversée du rio, une nouvelle prairie s'étend devant nous, fort ondulée et couverte de gracieux bosquets: au sommet d'une colline, à deux kilomètres à peu près, nous apercevons une grande maison à

un étage et couverte de tuiles: c'est la Constancia.

Cette magnifique propriété appartient à M. Francisco Hurtado, membre d'une des familles créoles les plus anciennes et les plus estimées du pays: avec sa parfaite courtoisie, il avait bien voulu la mettre au service de la Commission.

Sur le vu de notre lettre, le majordome nous présenta toutes ses clefs et nous aida à choisir nos

chambres; la vieille formule : *La casa e á la disposicion de Vd.* — Ma maison est à votre disposition, — qu'on a l'habitude de citer comme exemple d'exagération castillane, n'était ici que la vérité vraie. Sur la table de notre hôte absent, nous mangeâmes ses provisions; nous nous étendîmes qui dans son lit, qui dans son hamac, et cela tout le temps que dura notre séjour dans la vallée de l'Aguacate; chaque soir, au retour du travail, nous étions sûrs de trouver le vivre et le couvert.

Le dimanche suivant, M. Hurtado poussa même l'amabilité jusqu'à venir de Panama avec M. de Lacharme, et à nous rendre visite sur son propre domaine. Nos remerciements les plus cordiaux ne réussirent pas à lui faire admettre que nous pouvions nous regarder comme ses obligés : il voulait absolument être le nôtre.

Nous passons à la hacienda un dimanche fort agréable : M. Hurtado nous fait visiter en détail, je ne dirai point sa propriété, elle a plusieurs milliers d'hectares, mais les bâtiments de cette exploitation riche et prospère. La maison de maître contient cinq ou six chambres, toutes au-dessus du rez-de-chaussée; au nord, un large balcon commande le plus gracieux des paysages, la savane, la forêt, le Cerro du Tigre et les Cordillères. A côté s'étend le *corral*, vaste enclos de murs et de barrières où l'on rassemble les troupeaux pour en visiter les bêtes ou choisir la *saca*, c'est-à-dire les animaux à expédier au marché de Panama. En arrière du corral s'élèvent la case du majordome et les autres dépendances; l'immense cour est plantée de totumiers et de cocotiers; au nord est un jardinet plein de fleurs, et, tout autour des bâtiments, des arbres à pain dont les feuilles ressemblent, en très grand, à celles des aralias du Japon. Je suis tout étonné de voir une auge taillée dans la pierre vive, un de ces *timbres* de nos provinces du sud-ouest. Personne ne peut m'en apprendre l'origine : sans doute il fut transporté ici du temps où le chemin royal était une route pavée, bien entretenue, et non, comme aujourd'hui, un chaos de fondrières et de *pedregales*, cassis hérissés de blocs où les chevaux et les bœufs ne passent pas sans peine.

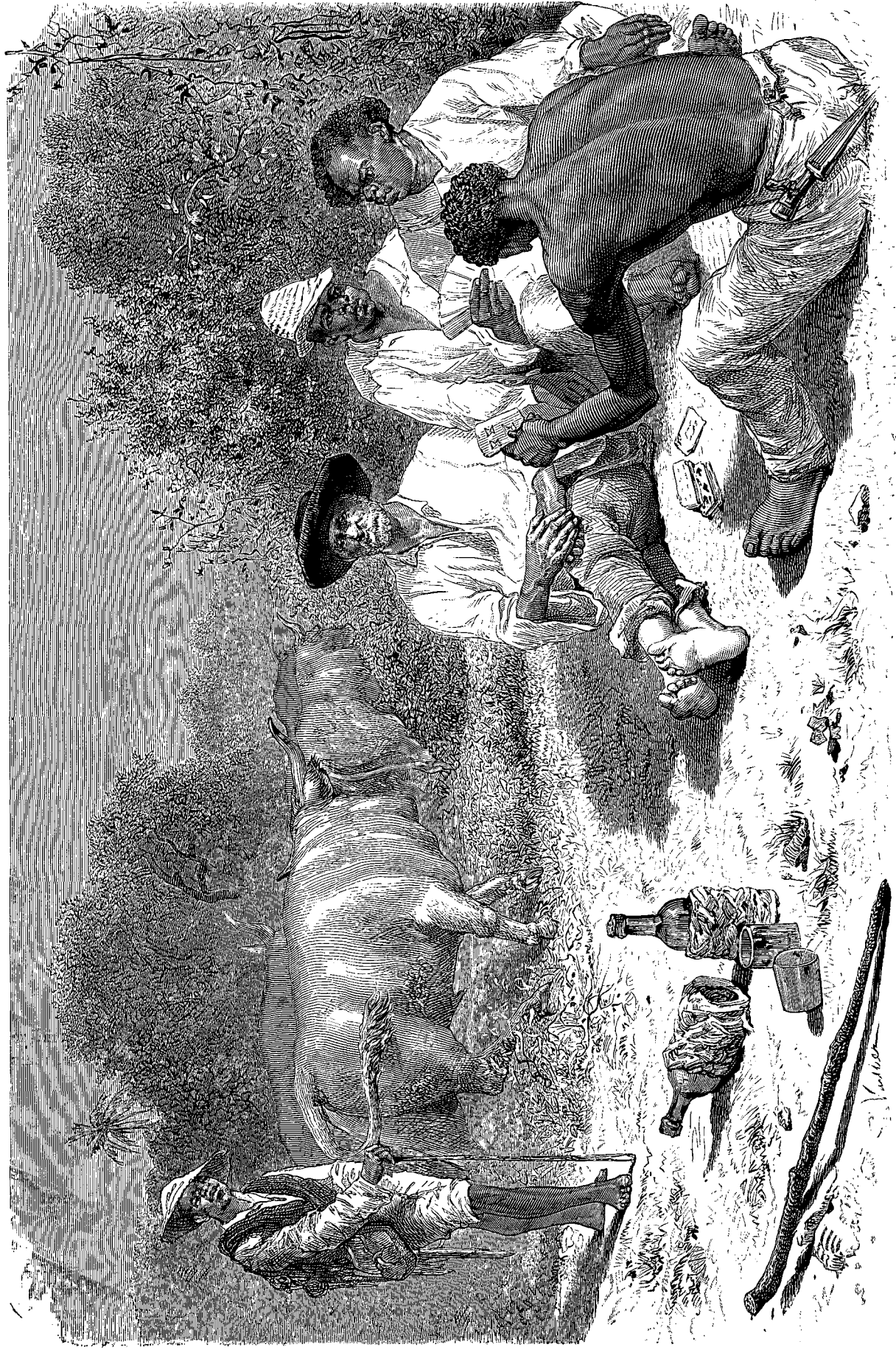
Les terrains de la hacienda nourrissent plus de mille têtes de bétail. Le troupeau vague en liberté dans les vastes solitudes; la propriété étant bornée par des rios encaissés et profonds ou par des forêts presque impénétrables, point n'est besoin d'une clôture continue; il suffit de fermer les passages, les gués, en abattant des arbres qui bouchent la trouée.

Ici, l'on s'adonne fort peu à l'élevage des bêtes à cornes; on achète les troupeaux affaiblis, épuisés, qui viennent du Chiriqui en longues caravanes; ils s'engraissent ensuite à loisir dans les prairies. A peine les pauvres bêtes ont-elles repris quelque force, que de tous côtés elles cherchent une issue pour s'échapper; leur instinct admirable les reconduit sans la moindre hésitation au lieu de leur naissance, si éloigné

qu'il soit, et c'est pour cela qu'on bouche les passages, qu'on ferme l'accès des gués. Malgré tout, ces fugues sont fréquentes; aussi chaque propriétaire imprime-t-il sur ses appartenances un chiffre connu de tous : marque si respectée, qu'une vache trouvée à des centaines de kilomètres est renvoyée à son possesseur de hacienda en hacienda.

Le recrutement naturel du troupeau ne serait pas difficile, mais il exigerait beaucoup de grands soins : d'abord, il faudrait augmenter le nombre des *vaqueros*, ou serviteurs chargés de visiter les savanes, de mettre en sûreté les veaux qui viennent de naître, et de leur enduire l'ombilic d'un certain onguent, sans quoi, je l'ai dit ailleurs, les mouches *gusanos* les auraient bientôt infestés de leurs larves. Ces hommes passent toute leur vie à cheval; ils sont d'une adresse étonnante au lazo : avec leur longue courroie, qu'ils emportent roulée sur la selle, ils abattent, les unes après les autres, toutes les bêtes, et s'ils leur trouvent sous la peau les tumeurs révélant la présence des vers, ils les amènent au corral pour les opérer et les panser. Sans ces parasites détestables, et surtout les *garapates*, le bétail de l'isthme serait de tout point magnifique. Les *sacas* de M. Hurtado font prime sur le marché, parce que la savane donne asile à de nombreux *garapateros*, espèce de merles qui perchent sur les ruminants et en quelques minutes les débarrassent de cette hideuse vermine. Chaque bœuf a son oiseau secourable, toujours le même. Pendant que son ami est en train de brouter, on le voit, juché entre ses cornes, interroger de l'œil le terrain. Aperçoit-il un nid de *garapates*, vite il saute à terre devant le mufle de son compagnon, et a bientôt fait d'avalier toute l'affreuse lignée.

Pour des bœufs des pays chauds, ceux de l'isthme sont de taille assez présentable. Coiffés d'une belle paire de cornes aiguës et bien plantées, ils sont pourtant très doux, et maintes fois nous avons traversé des troupeaux sans qu'une seule bête ait fait mine de nous courir sus; il vaut mieux cependant se tenir sur la réserve devant des animaux si fortement armés et passer de préférence sur la lisière du bois. Nous avons bien soin de fermer nos parasols, objet qui agace particulièrement les nerfs des taureaux. Notre ami Sosa, qui entraînait en campagne, vêtu simplement d'une chemise et d'un caleçon du plus beau rouge, ne manquait jamais, pour se présenter devant ces personnages, de cacher sa brillante parure sous un pantalon de nuance plus modeste; d'autre part nous nous entourions de nos hommes d'équipe afin de calmer par l'odeur familière des gens de couleur les appréhensions de la gent encornée. On ne les approche guère qu'à cheval, et en tournoyant le lazo pour lequel ils éprouvent une terreur salutaire; tous prennent la fuite dès que le vaquero apparaît, brandissant sa longue lanière plombée; mais le bouvier a déjà reconnu l'animal qu'il cherche; il lance à fond de train sa monture, et la bête choisie, fût-elle au milieu du troupeau, est bien-



Groupe de vaqueros, d'après des croquis de M. A. Udaeta.

tôt happée par le lazo; elle s'arrête sans se débattre et se laisse conduire. Lorsqu'il s'agit de les visiter toutes, un seul vaquero et deux ou trois chiens suffisent pour faire entrer la *manada* (troupeau) dans le corral.

Les nombreux chevaux que nécessite l'exploitation d'une hacienda vivent en liberté dans la savane. Mais toujours, à quelque heure que ce soit, il en reste un, sellé et bridé, attaché à un piquet dans la cour; quand on en réclame d'autres, le vaquero l'enfourche et se dirige vers la prairie: s'il a un bon coureur, notre homme a bientôt expédié la besogne; dans le cas contraire, il rabat toute la troupe dans le corral, et là il choisit à son aise. Les chevaux sont petits, mal faits; mais, braves et bonnes bêtes, ils résistent admirablement à la fatigue. Pendant des cinq et des six jours de suite, à dix-huit heures par jour, ils marchent rondement, par des chemins affreux.

La *Constancia* ne compte encore que quelques arpents consacrés à la culture: cette immense propriété ne se compose guère que de forêts vierges et de savanes herbeuses; pour celles-ci, rien autre chose à faire que d'y mettre le feu tous les ans avant les premières pluies.

Nos opérations sont assez difficiles sur le bord de l'Aguacate; en certains endroits le rio n'est qu'un profond canal vaseux et stagnant: ses nombreux méandres renferment dans leurs anses presque annulaires les seuls terrains qu'on se soit donné la peine de défricher: le sol, formé d'alluvions sans cesse fertilisées par les apports du torrent, est d'une richesse inouïe; dans ces « *potreros* » la canne à sucre pousse comme la mauvaise herbe et les ignames donnent des tubercules énormes; encore faudrait-il, pour les garantir des incursions du bétail, clôturer convenablement ces îlots de cultures; par paresse, on se contente, aux endroits les plus menacés, d'abattre des arbres en travers de l'eau, ou d'élever des palissades que nous maudissons de tout cœur, nos hom-

mes ayant à y couper péniblement les lignes de visée.

Sur les bords de l'Aguacate, je contemple, spectacle fort curieux, une armée innombrable de grandes araignées brunes ressemblant un peu à nos faucheux; lentement elles se déplacent le long de la rive. Quelque temps je les regarde essayant, mais en vain, de deviner comment et pourquoi se sont rassemblées en troupe toutes ces vilaines bêtes, généralement si peu sociables.

Notre route nous amène quotidiennement devant un *trapiche* (moulin de cannes à sucre); nous nous asseyons quelques instants chez son brave propriétaire, marié à une jeune femme fort belle, dont les

traits rappellent les figures nubien-nes, de formes si pures, sculptées sur les monuments de l'ancienne Égypte; seulement le visage de Maria est un peu plus écrasé. Un champ de cannes à sucre suffit pour faire vivre le señor Juan et toute sa famille; du profit qu'il leur donne, l'usine est déjà payée: établissement modeste à la vérité, trois cylindres de bois dur, dont l'un, celui du milieu, tourne au moyen d'un manège mû par un pauvre cheval efflanqué, les oreilles coupées. On y fabrique du tafia, dont on fera de



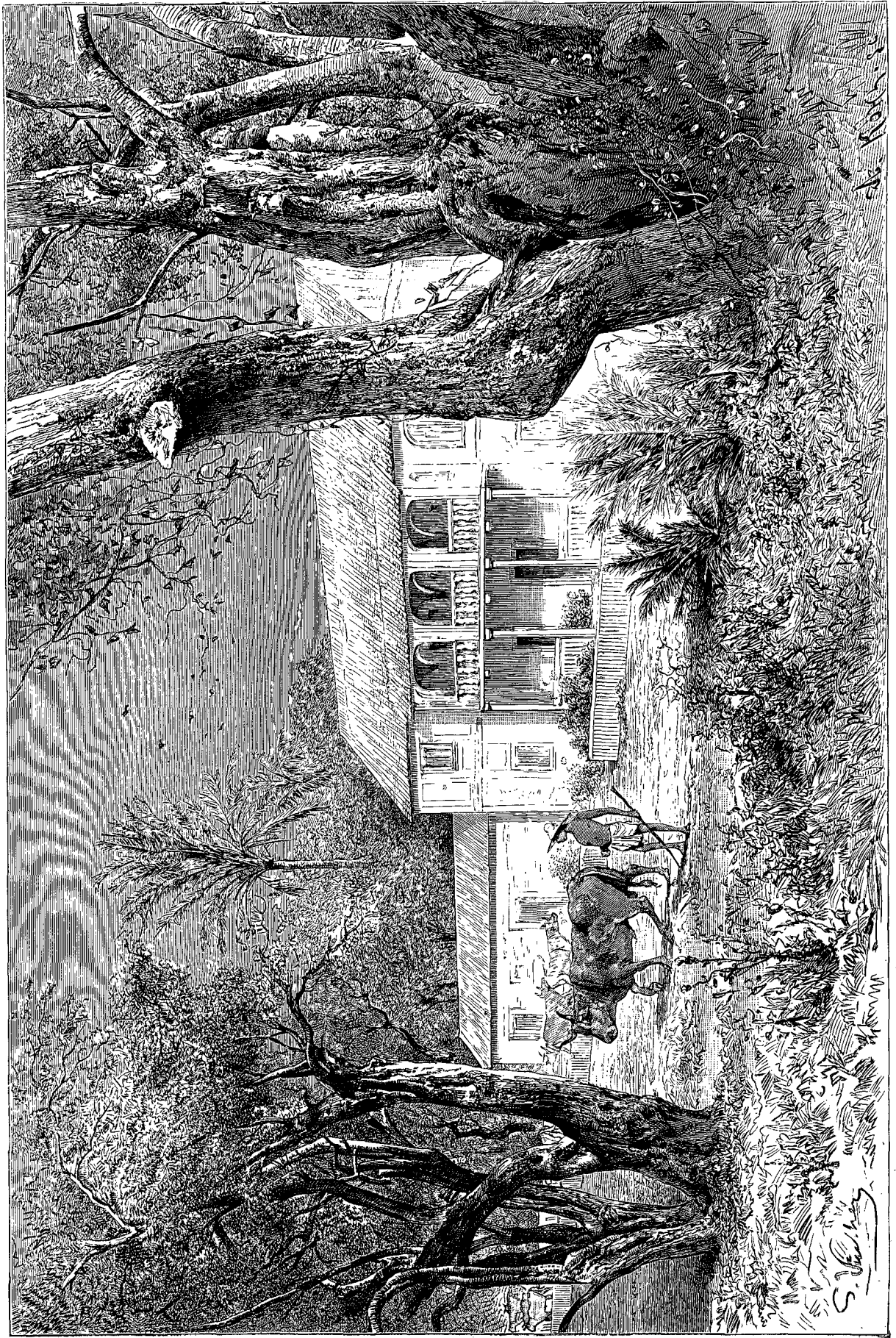
M. Armand Reclus.

l'anisado et du *guarapo*, jus de canne à sa première période de fermentation, boisson très agréable, mais fort traitre, aussi capiteuse que du vin d'Espagne.

Le sucre brut entre pour beaucoup dans la nourriture des gens du pays; nos équipes, dans la forêt, consommaient presque autant de *panela*, cassonade moulée en pains, que de riz et de *tasajo*: ici, une modeste somme de dix sous me donne le droit de régaler tous nos hommes; en outre, ils emportent deux ou trois tiges de la précieuse graminée, une longueur de six à sept pieds, que le soir, au retour, ils n'ont pas fini de mâcher et de sucer.

Ce séjour en pays plantureux ne saurait durer éternellement; les courses se font par trop longues, vu





Hacienda de la Constanza.

la distance grandissante du quartier général. Le majordome de notre hôte nous remet des vivres pour l'exploration du haut Aguacate, qui, du reste, sera bientôt terminée. A quelques lieues de la hacienda, la plaine cesse, les roches commencent à affleurer; le lit du rio se creuse dans la pierre vive, dolérites et porphyres. Trois cascades nous font monter rapidement, puis le cañon s'évase et nous nous trouvons en face de hauts gradins; le second de ces degrés est juste à l'altitude qui marque la fin de nos opérations.

Nous retournons chez M. Hurtado par les savanes de la rive droite. La route nous mène sur la Loma Grande, colline de soixante mètres, d'où la vue porte très loin. Dans le voisinage, le Cerro du Tigre seul, dont la pointe monte à cent vingt mètres, domine notre observatoire.

Les cimes de toutes les hauteurs, de tous les plis de terrain, sont couvertes de gros blocs dont la teinte blanchâtre contraste avec la couleur rouge du sol. Au premier abord, on dirait des moraines. Ce sont les parties les plus dures des roches que les météores n'ont pas encore décomposées en argile.

Les gens de la Constancia étaient fort occupés d'un jaguar qui guettait les jeunes veaux et en avait déjà détruit plusieurs. Quelques jours après notre départ, on réussit à s'en défaire, et je vis à Panama l'homme qui l'avait abattu. La bête ayant pris l'habitude de grimper dans les arbres, il s'en était débarrassé bien plus facilement, me dit-il, que si l'on avait dû la poursuivre sur le terrain.

La panthère est réputée plus terrible que le lion : j'avais cru jusqu'alors que c'est surtout parce qu'elle se tapit dans les branches, d'où elle bondit plus sûrement sur sa proie. D'après mon Colombien c'est tout le contraire; la panthère, le jaguar n'ont plus dans les arbres la même liberté de mouvements que sur le sol : ils restent blottis sur le rameau et, à bonne portée, on peut les tuer presque au posé. Si la blessure est grave, l'animal se casse les reins en tombant à terre; s'il est à peine touché, bien loin de se précipiter sur le chasseur, comme en rase campagne, il reste immobile, il semble paralysé, et on lui dépêche une seconde balle.

## XLI

La Chorrera. — Les Indiens du Chiriqui. — Les gallinazos. — Cascade du Caimito. — Retour à Panama par le littoral.

Après avoir dit à la Constancia un adieu définitif, je prends les devants avec deux hommes afin de louer une case à la Chorrera, pendant que M. Sosa et ses cinq travailleurs relèvent au tachéomètre la portion de la route de Panama comprise entre le gué du Bernardino et celui du Caimito.

Une heure de marche rapide dans des savanes à peine ondulées et couvertes de frais bosquets me conduit à ce dernier *paso*, lieu frais, gracieux, char-

mant; la marée est basse; le rio, d'une transparence parfaite, court sur un lit de tout petits cailloux noirs et de sable rouge semé de paillettes étincelant au soleil.

La route longe ensuite le lit d'une quebrada rocailleuse qui nous fait monter sur une ligne de crêtes légèrement accidentée; en quelques endroits on retrouve des traces de chaussée, des débris de pavage. Ces vestiges des admirables travaux des Espagnols, faibles restes d'une splendeur disparue, m'expliquent l'abondance de pierres anguleuses et pointues qui parfois rendent le chemin désagréable, difficile. On nomme *pedregales* ces passages dangereux pour les montures.

Le sentier traverse tantôt la forêt, tantôt des herbages rôtis par la chaleur, puis gagne le sommet d'une haute colline d'où la vue s'étend sur une vaste savane desséchée. Le soleil dardant sur cette plaine sans ombrage réchauffe les couches d'air les plus rapprochées du sol; l'équilibre se rompt, il s'établit des courants ascendants, d'autres en sens inverse : au travers de ces milieux de densité différente, les objets paraissent agités de mouvements incompréhensibles, à peine peut-on reconnaître au loin la ville de la Chorrera et l'admirable bosquet de cocotiers qui l'abrite.

La Chorrera est une fort jolie petite ville aux maisons spacieuses, assez bien construites quoique n'ayant au plus qu'un étage; depuis longtemps elle a supplanté Chepo comme séjour d'été des Panaméniens. Elle s'élève au sommet d'une colline et presque constamment la brise de terre ou de mer y entretient une fraîcheur agréable; malheureusement l'eau y est rare : pour prendre son bain il faut aller à quinze cents mètres environ chercher un affluent du Caimito, ou bien se saucer dans des puits ou plutôt des trous creusés au fond d'un vallon qui longe la ville.

A la Chorrera, nous trouvons une case pour nous et pour les hommes; par bonheur, c'est une *posada*, et nous voilà débarrassés du souci de cuisiner soir et matin; nous pourrions consacrer plus de temps aux opérations et avancer nos travaux sans payer plus cher, car les provisions qu'en route nous achetons çà et là, on nous en demande un prix exorbitant. Pour le début, le señor Escala nous sert un excellent *sancoche* de la savoureuse viande du pays.

Ledit señor Escala, notre posador, est un mulâtre grand et gros, un habile homme à la fois boucher, négociant, armateur, banquier, et surtout distillateur d'anisado. De ses deux belles haciendas, l'une entretient mille têtes de bétail : c'est celle du Hato de la Mitra, ancienne résidence d'été du prieur d'un des couvents de Panama; la maison, fort bien entretenue, est peut-être la plus belle de la région; elle est située sur un pli de terrain qui domine la savane et a vue sur la mer. Sa petite femme est active, intelligente, et le seconde parfaitement. Ils rêvent pour leur fils une éducation solide à l'étranger et une carrière libé-

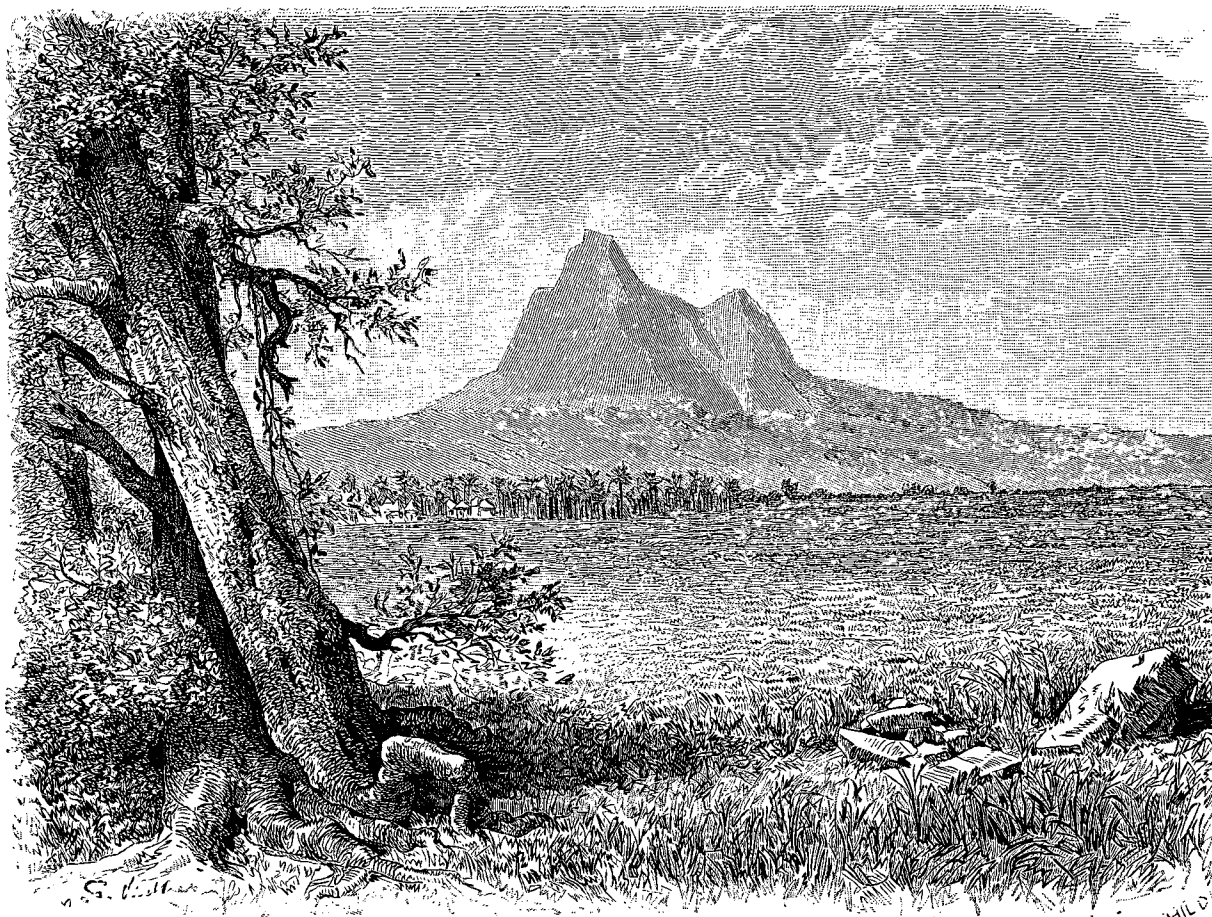
rale. Le pays serait autrement policé si sa population de couleur comptait beaucoup d'hommes ressemblant au señor Escala.

Notre hôte est une des grandes autorités de la Chorrera, l'alcade, je crois; fort jaloux de conserver à sa cité l'appellation de ville, il ne veut point qu'on y ait le laisser-aller d'un pueblo; il est fort strict sur la tenue; nos gens étant une fois rentrés au bourg en costume de trocha, avec un simple petit jupon autour des reins, Escala menaçait José de le fourrer, lui et toute sa troupe, en prison si pareil fait se renouvelait.

Le soir arrivent M. Sosa et ses gens. A midi déjà,

il avait terminé le relevé de la route du Bernardino au Caimito et commençait l'étude de ce dernier; mais le rio n'étant qu'une succession de *pozos* profonds et peuplés de caïmans, il avait été obligé d'en quitter le lit pour faire une *trocha* sur les berges. Les bambous, les lianes, les arbustes y forment des halliers tels qu'en quatre heures il n'avait avancé que de cinq cents mètres; à ce compte-là il nous faudrait quinze jours pour le seul Caimito.

Après informations, je constate que le rio Congo, l'affluent dont nous avons à étudier la vallée, se jette dans le Caimito tout près de la Chorrera, et qu'un



La Chorrera.

bon sentier y conduit. Ainsi dispensés de continuer la planimétrie et le nivellement du Caimito, nous n'aurons qu'à en reconnaître sommairement le cours, puis, par la savane, nous rejoindrons l'embouchure du rio Congo.

De bonne heure, j'expédie José, Hipolyto et Mercéd pour trocher le long du chemin à suivre. Nous partons ensuite pour le Paso Real; ainsi se nomme le gué du Caimito. Le travail est excessivement dur dans ces savanes brûlantes où la soif nous dévore.

L'expédition compte maintenant des amis et connaissances dans tous les coins de l'isthme; le soir nous allons voir Mme Recuero, la femme du grand

ou plutôt du seul négociant du Darien. Avec tous ses enfants, elle a passé plusieurs années de sa vie à Pinogana, dans les premiers temps de l'exploitation du caoutchouc; à cette époque, la région était occupée presque exclusivement par des métis d'Indiens, fort hostiles aux immigrants, appelés par la découverte de l'arbre à caoutchouc. Bien souvent elle entendit des menaces de mort, et maintes fois elle ne put sortir de son tambo, de peur d'être massacrée par des forcenés ivres: aussi a-t-elle conservé de fort mauvais souvenirs du pays et des gens. Lors de son retour dans une canoa semblable à notre bruja, elle resta onze jours en route; en sortant du fleuve près de

Punta-Mala l'embarcation perdit son gouvernail et commença à dériver vers les brisants pendant que patron, équipages et passagers se disputaient à grands cris sans courir au plus pressé; enfin quelqu'un mouilla : il n'était que temps; la nuit entière un cachalot secoua leur canot, qui cent fois faillit chavirer. Jugez si Mme Recuero a souvent songé à recommencer un pareil voyage. Elle a également vécu dans la province de Chiriqui, et put nous donner de singuliers détails sur les Indiens qui l'habitent. Ces bonnes gens admettent la propriété, mais la propriété absolument individuelle. Le mari achète de sa femme les vivres journaliers; la femme, les produits de la pêche ou de la chasse du mari. Si le couple fait un voyage, le ou la propriétaire du cheval conduit la bête et s'installe sur la selle; l'autre s'assied en croupe, mais à rebours. Les naissances sont un sujet de deuil, les morts sont un prétexte à « chicha », une occasion de danses, de festin, d'ivresse, de batteries.

La matinée du jour suivant est délicieuse : un peu en arrière du village, nous prenons les savanes à droite et nous allons, par de très grandes portées, rejoindre le sentier de la Chorrera au rio Congo, tributaire du Caïmito. On passe près d'un *potrero* où quelques vaches efflanquées et malades pâturent une herbe brûlée, à côté de squelettes nettoyés par les *gallinazos*.

Autant ces vautours sont rares sous la forêt vierge, autant ils abondent dans les savanes. Chaque après-midi on les voit tournoyant par milliers, leurs grandes ailes étendues, se déplacer peu à peu vers Panama, en fouillant au loin du regard le pays. Aucun animal mort, si petit qu'il soit, n'échappe à leur vue perçante. Ces infatigables équarisseurs font disparaître un bœuf en quelques heures; et si, pour son malheur, quelque veau s'est écarté de sa mère, il est perdu, à moins que le *haciendero*, surveillant le vol des *gallinazos*, ne se hâte d'accourir et de leur disputer cette jeune proie. Lors de notre séjour à la Chorrera, un jeune homme, par suite de chagrins d'amour, avait quitté la maison paternelle et s'était enfui dans les bois; on redoutait qu'il n'eût pris une résolution désespérée : de tous côtés les gens étaient à sa recherche; une bande de vautours planant au-dessus fit retrouver le cadavre du malheureux.

Dans je ne sais plus quel livre d'histoire naturelle, j'ai lu que nos vautours fauves, après chacun de leurs immondes repas, éprouvent le besoin de laver leurs souillures dans les eaux courantes, dans les sources de la montagne. Leur congénère d'Amérique n'a point encore atteint ce degré de délicatesse : la sanie coule en gouttes roussâtres sur son cou pelé, colle l'une à l'autre les plumes de son ventre. Ce sont des oiseaux horriblement malpropres, infectant de leurs ordures les toits qu'ils affectionnent; mais à cause de leur utilité on les tolère, voire même on les protège; une amende d'une piastre punit ceux qui molestent le *gallinazo*.

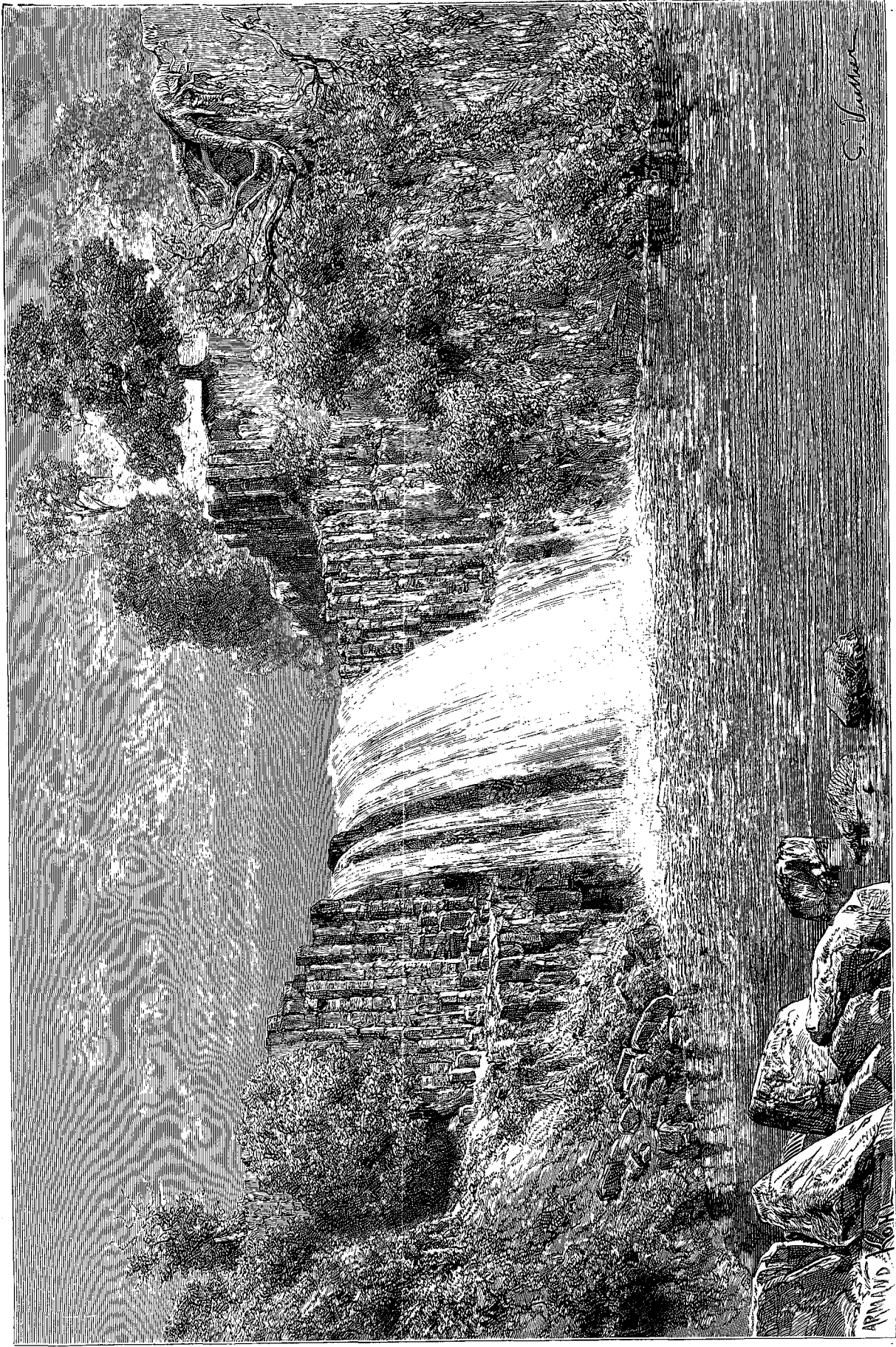
Une autre espèce de vautours, beaucoup plus grande, habite aussi la région; on les nomme « los reyes de los gallinazos », c'est-à-dire les rois des vautours, et, en effet, les *gallinazos* ordinaires les respectent visiblement. Quand un roi des vautours s'approche d'une charogne où ses sujets s'acharnent, tous s'en éloignent en hâte, et, formant un cercle à peu de distance, attendent patiemment que le monarque, repu, leur abandonne les reliefs du festin.

Ici, le rio Caïmito est serré par des berges escarpées de quatre à cinq mètres; les *pozos* aux eaux profondes se succèdent presque sans interruption. Dans celui que nous avons devant nous débouche le Congo, plus encaissé et beaucoup moins large, et tout en courbes insensées; il est noir et sale; ses talus sont encombrés, couverts d'arbres et d'arbustes qui se croisent et s'enchevêtrent au-dessus de l'eau; péniblement, nous nous traînons sur ce lacis qui parfois nous empêche de voir le torrent. Plus bas, un passage rustique de trois portées de troncs de palmiers flexibles, reliés par des cordages de lianes, forme un pont suspendu du plus gracieux effet, et à quelques centaines de mètres en aval, le Caïmito, devenu rapide et violent, se déchire sur un lit hérissé de basaltes, puis, réunissant ses eaux, se précipite d'une hauteur de quinze mètres dans un cirque aux eaux sombres entre des murailles de rochers noirs.

La vallée ne s'élève que lentement : la trouée sera dure et demandera plusieurs jours, et il nous tarde de commencer les études de la ligne Panama-Colon. Aussi travaillons-nous le dimanche, malgré les scrupules, vrais ou feints, de nos hommes, jusqu'à deux heures après midi, et tout le lundi, bien que ce lundi-là soit la fête de l'Incarnation avec combats de coqs.

Mais, le 27, nous ne sommes encore qu'à quarante-neuf mètres au-dessus de la mer; la saison avance; nous sommes forcés de rentrer à Panama. Nos hommes, avec les bagages, prendront la *lancha* qui fait le service entre la Chorrera et la capitale. M. Sosa et moi, guidés par un chasseur, nous suivrons à pied la côte que nous sommes chargés de reconnaître.

De la Chorrera au Puerto, le pays est très ondulé; les mouvements de terrain s'arrêtent à deux kilomètres environ de la mer, laissant ainsi une plaine assez large sur la rive droite du Caïmito. Sur l'autre rive, les terres basses sont moins étendues : on rencontre presque immédiatement des collines élevées dont le principal éperon va former la pointe de Vaca de Monte. Plus loin, on est sur le versant du massif du Cerro de Cabras; le chemin, renonçant à franchir les pentes sillonnées de ravines, longe le Pacifique sur une plage de sable fin de six kilomètres de longueur. Puis, rentrant dans les terres, on évite la côte élevée de Punta Guinea, mais on patauge à travers le marais ou Alvina de Farfan inondé par les marées de vives eaux. Une embarcation nous fait traverser l'estuaire du rio Grande, et nous regagnons la rive pour ar-



Chute du Cairmito.

river à Panama à six heures du soir. C'est une marche de trente kilomètres.

## XLII

Travaux dans l'isthme de Panama. — L'Obispo et sa cascade. — Matachin, Mameï, San Pablo, Gatun et le marché aux bananes. — Départ pour la France.

Pour clore nos travaux, il ne nous manquait plus qu'une seule étude : celle des vallées du Chagres et du rio Grande. Ce n'était pas là une exploration au vrai sens du mot.

La ligne du chemin de fer empruntant les dépressions occupées par ces fleuves, nous n'aurons plus de longues marches à faire, ni à nous embarrasser de transports et d'approvisionnements : un petit nombre d'engagés nous suffira, ceux de M. de Lacharme et deux ou trois indigènes qui nous ont déjà suivis au Darien et sur les bords du Caïmito.

Quelques journées sont prises par l'étude du tracé approximatif du canal. Dans les endroits où celui-ci suivra parallèlement la ligne du chemin de fer, dans ceux où il franchira les terres basses, les cotes des terrains nous sont données par le travail du savant ingénieur Totten. Nous n'avons à relever de profils que sur les points où notre projet s'écarte beaucoup de la voie.

Le lundi 1<sup>er</sup> avril, les travaux préparatoires sont terminés et nous bouclons nos sacs de voyage. La ville présente une animation inusitée ; de nombreux passagers pour le Pérou, pour la France encombrant les hôtels avant de prendre, les uns le paquebot, les autres la voie ferrée ; au matin, nous faisons route avec ces derniers jusqu'à la station d'Emperador, située à peu près vers le tiers du parcours.

Là, nous recevons le plus cordial accueil dans la famille de M. Carranza, notre guide interprète au Darien ; aussitôt que les hommes ont mangé leur *sancoche*, l'on charge les bagages. Après avoir longé la ligne du chemin de fer, nous arrivons à la hutte la plus malpropre qui se puisse imaginer : le propriétaire est au moins ivre mort ; sa femme, ses enfants, les parents en visite sont également déguenillés et couverts de plaies hideuses : je refuse énergiquement l'hospitalité dans l'intérieur de la case, et l'on s'installe sur un petit terre-plein ayant servi de parc aux animaux domestiques. Ce modeste bivouac organisé, nous retournons sur nos pas et commençons les *trochas* nécessaires pour relever des profils en travers.

Le soir, quand je rentre, notre hôte et ses amis sont un peu dégrisés, mais ces derniers n'osent s'en aller : la route de leur case passe sous un arbre auquel de nombreux Chinois se sont pendus lors des travaux du chemin de fer. Tous les soirs leurs ombres se lèvent : malheur à qui vient les troubler !

Derrière l'habitation près de laquelle nous avons passé la nuit, se creuse le lit de l'Obispo, tari par la saison chaude et dont, par-ci par-là, quelques *pozos* limoneux rappellent seuls l'existence ; à la fin des

pluies, c'est un torrent sauvage, courant de rapide en rapide, sautant de roche en roche, pour bondir enfin d'un seuil de treize mètres de hauteur. Le soir même, mon travail m'amène au pied de cette chute sans eau maintenant, et partant, sans vie et sans intérêt ; au bas d'une paroi verticale, noire, unie et lisse, s'entassent des blocs énormes aux angles à peine ébarbés ; je mesure sur quelques-uns des arêtes de dix mètres. On chemine par-dessus ce chaos avec une certaine méfiance ; ces roches qui défient la dent des météores semblent être arrachées d'hier ; qui pourrait dire pourtant depuis combien de siècles elles ont roulé de là-haut ? Un petit flot de verdure étalé sur le gradin partage la cascade en deux et lui donne une ampleur considérable pour un si faible courant. En temps ordinaire l'Obispo se verse par quatre ou cinq petits couloirs ; mais après de violents orages, il couvre quelquefois de ses flots jaunâtres les deux bras de la cascade.

Inutile de détailler par le menu nos opérations sur le terrain, de décrire les artifices par lesquels il nous faut obvier à la perte du tachéomètre de M. Sosa, détruit dans le grand incendie de Panama. Le seul qui nous reste, je le préserve avec sollicitude, faisant parfois de longs détours pour franchir les rios aux endroits asséchés par le soleil. Quelquefois la *pica* fut assez pénible : nous avions à nous ouvrir une route au travers d'une végétation toute fourrée de plantes épineuses aux tiges tellement coriaces que, pour les trancher, les plus robustes de nos Colombiens devaient frapper à coups redoublés. La planimétrie et le nivellement n'allaient vite que dans les endroits où la vallée, en s'élargissant, forme de petites plaines qui permettent d'établir des *arrozales* (rizières). Pendant la saison sèche, on choisit un emplacement favorable, on abat la forêt et on y met le feu avant l'approche du temps humide, lorsque les feuilles et les menus rameaux sont grillés à point par le soleil ; l'incendie dure plusieurs jours, mais ne réussit point à détruire les souches et les maîtresses branches, qui continuent à se consumer lentement jusqu'après les premières pluies.

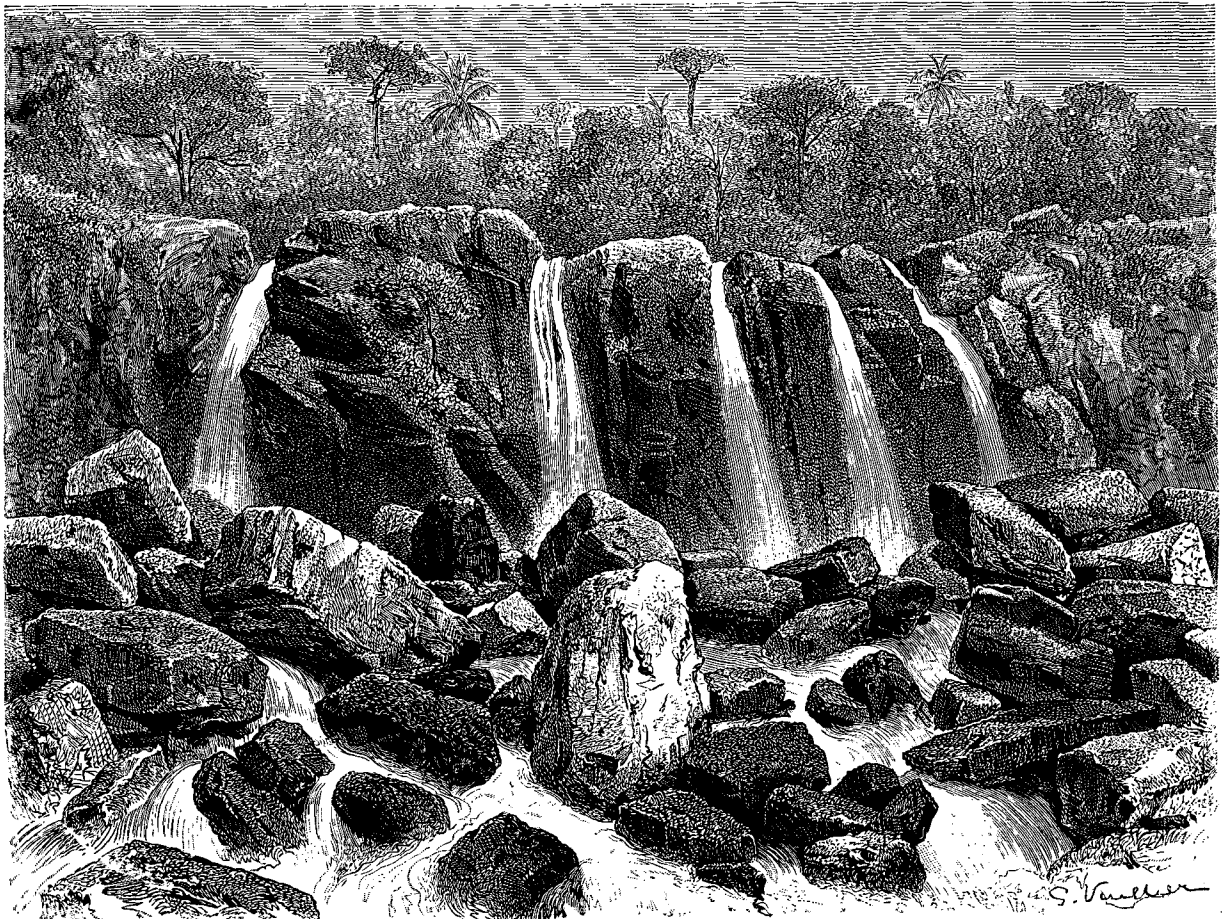
Le 3 et le 4, nous couchons à Matachin, où se trouve l'Y du chemin de fer servant aux manœuvres de la locomotive de renfort qui aide à monter les trains au col de la Culebra : il n'y a pas sur la ligne une seule plaque tournante. Le village compte un certain nombre de cases, mais ne subsiste guère que de la vente de fruits et de rafraîchissements aux voyageurs qui traversent l'isthme. L'indolence des habitants est grande, et le *posador* (hôtelier, aubergiste) ne nous reçoit que par grâce, tant il est contrarié d'avoir à traiter des gens qu'il suppose plus exigeants que les nègres du pays.

Le 4, nous retournons au lieu où était autrefois la station d'Obispo-le-Haut, et où se trouvent encore des réservoirs d'eau pour les machines du chemin de fer. En cet endroit le rio fait une courbe brusque vers

l'ouest; la ligne du canal ne pourra suivre la vallée; elle traversera un contrefort assez élevé qui se termine sur l'Obispo par plusieurs croupes, passera ledit contrefort au point le plus étroit et le moins haut, et les facilités seront encore augmentées par l'existence de deux dépressions larges et profondes aboutissant l'une au Sardanillo, l'autre à l'Obispo. Nous travaillons tout le jour à déterminer la meilleure direction à suivre, puis on regagne Matachin par un sentier fort agréable, peut-être l'ancienne route de Cruces à la Chorrera : il passe sous des bosquets d'orangers, de goyaviers et de manguiers, montrant qu'autrefois de-

vaient se trouver ici de belles *haciendas*, dont les ruines même ont péri.

Nous voici maintenant dans la vallée même du Chagres; nos études nous amènent à Mamei, la station de croisement des trains allant de Panama à Colon et *vice versa*. La seule famille qui l'habite aujourd'hui ne peut nous offrir qu'une case trop petite pour nous tous. Les hommes s'y installent. M. Sosa et moi nous tendons nos hamacs à la belle étoile. José, que j'ai promu aux hautes fonctions de *capataz* (commandeur de la troupe), est un trocheur si habile, ayant acquis une telle autorité sur les engagés, que nous pouvons



Grande chute du rio Obispo, d'après un croquis de M. Dauzats.

nous dispenser de diriger nous-mêmes le travail. Il nous suffit de donner le gisement à suivre et la longueur de trocha à faire. Pendant que nos hommes taillent et coupent nous pouvons donc utiliser ailleurs notre temps, faire des reconnaissances, étudier la formation géologique de la région, jauger le fleuve. Quelques heures nous suffisent pour relever les trochas faites la veille. Pour donner un exemple de la sûreté de coup d'œil et de la conscience de José, je citerai le fait suivant. Entre Mamei et San Pablo la trouée avait plus de deux kilomètres; en relevant la ligne je trouvai, à la fin, quelques minutes tout au plus de différence avec la direction initiale, et pour-

tant à chaque instant des arbres énormes, des ravines profondes, des berges d'inégale hauteur lui cachaient la vue des jalons plantés en arrière.

Nous déterminons, près de San Pablo, le point où le chemin de fer pourra être coupé par le canal sans qu'il soit nécessaire de modifier le tracé pour établir un pont tournant.

Nous avons ainsi achevé nos études dans le rayon de Mamei. M. Sosa rentre à Panama; indisposé depuis la veille, il se sent malade. Il emmène un de nos hommes, le vieux Merced, trop fatigué pour continuer le travail.

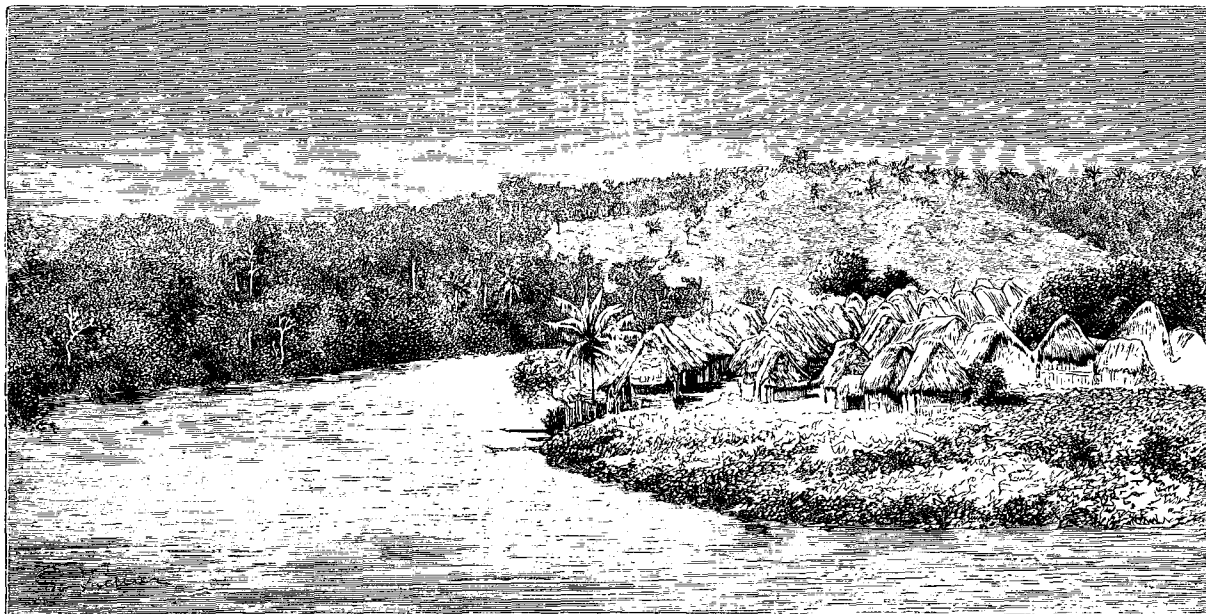
Après Mamei, c'est Buenavista qui devient notre centre d'exploration.

Plus tard je gagne Gatun en société de mes deux fidèles *macheteros*, José et Hipolyto. Bien que ce soit le plus gros village de la ligne, nous ne trouvons vivres et logis que grâce à un pauvre Cubain, nommé Cocido, chassé de son pays par la guerre civile.

Sur les hauteurs, à l'est de la voie ferrée, le pays est découvert et la topographie facile. Mais un épais brouillard interrompt nos travaux et me donne tout loisir de descendre à la station ; j'y contemple à mon aise le curieux spectacle du marché hebdomadaire des bananes.

Un spéculateur de New-York a passé avec la compagnie du chemin de fer et celle des paquebots de

Colon un contrat qui lui réserve le monopole du transport de cette denrée. Absolument maître des transactions, il achète le plus souvent, à des prix ridiculement minimes, des régimes d'un mètre de longueur, contenant chacun plus de deux cents fruits. Les agents refusent les trois quarts de ce qu'on leur offre, et de pauvres diables qui ont fait des trente kilomètres en pirogue s'en retourneront à leur pailote sans un sou en poche, l'estomac creux, car le nègre se nourrit de bananes d'une tout autre espèce qui doivent être cueillies avant maturité et bouillies très longtemps. Aussi que de cris, d'imprécations, d'injures et de menaces !



Vue de Gatun.

Le chemin de fer est là ; j'en profite pour passer le dimanche à Panama, où M. Sosa est sur pied et prêt à reprendre le harnais. Nous terminons nos opérations dans la plaine de l'Obispo, puis nous gagnons la vallée du rio Grande, peu sinucuse, mais resserrée et aux flancs excessivement raides.

Une dernière fois nous repartons ensemble pour étudier, entre le Cerro d'Ancon et de la Loma de Boca de rio Grande, une dépression que M. Wyse m'a recommandé de reconnaître. Elle permettrait au canal de déboucher sur le Pacifique à l'ouest de l'îlot de Gavilan. Puis je règle les comptes, je classe et j'emballer le matériel, de telle sorte qu'à son passage à Panama, M. Wyse, n'étant point retenu, puisse pro-

fitier du premier vapeur allant à San Juan de Nicaragua. Moins heureux que moi, qui ai fini ma campagne, ces deux messieurs partent pour le Nicaragua et le Costa-Rica : là ils se rendront un compte exact de la valeur des études et des travaux faits dans cette partie de l'Amérique isthmique par les explorateurs qui y ont cherché le passage entre les deux mers. Les travailleurs du rio Sinu sont expédiés par le paquebot anglais, et le 1<sup>er</sup> mai je m'embarque moi-même pour la France avec M. de Lacharme. C'était, hélas ! sa dernière traversée avant son départ pour les rives dont nul voyageur ne revient !

Armand RECLUS.